

15 juillet 1944 : Chatillon Déclarations du Docteur Robert Rendu.

« J'ai été arrêté le 15 juillet dans l'après midi et conduit dans l'école de Nantua, transformée en prison. Dans la salle où je me trouvais, il y avait une quinzaine de personnes dont un grand nombre avait été plus ou moins frappé très violemment à coups de poings, de bottes, de plat de sabre, de sabots et de mâchoires de cheval. Notamment, un de ceux que j'ai vu m'a dit que ce qu'il y avait de plus terrible c'était les coups de mâchoire de cheval. Ils s'en servaient comme massues. J'ai vu arriver un juif qui pleurait de douleur.

Un autre Julien Bornet de Champfromier, 29 ans avait été passé à tabac et portait plusieurs plaies aux membres, plaies auxquelles adhérait sa chemise. Je vois encore ces malheureux, la nuit essayant de se tourner car tous les mouvements qu'ils pouvaient faire leur occasionnaient d'atroces souffrances. Mes deux voisins avaient des fractures de côtes provoquées par les coups reçus ; c'étaient Duport et Ducret Georges de Nantua tous deux. Ce dernier a d'ailleurs été tué par les allemands. J'ai pu diagnostiquer facilement des fractures par la sensation de sacs de noix que donnait la palpation du thorax. Ducret qui avait gardé des prisonniers allemands et qui ne pensait pas qu'ils avaient à se plaindre de lui a été néanmoins arrêté au moment de l'entrée des allemands à Nantua et conduit à Bourg. Il a failli mourir pendant la nuit qu'il a passé à côté de moi. Le lendemain, il ne pouvait pas se déplacer sans être soutenu, et c'est dans cet état qu'il a été transféré à Bourg. Arrivés à Bourg, les autres prisonniers qui étaient avec lui dans le camion ont été emmenés, tandis que lui restait provisoirement dans ce camion. Profitant de cette occasion, il se saisit d'une grenade que les allemands avaient laissés dans la voiture, espérant avoir le temps d'en tuer quelques uns avant de mourir. Mais à ce moment précis, les allemands l'aperçurent et l'abattirent à coups de mitraillettes. » (*Déclaration faite par le docteur Rendu en janvier 1945 au Mémorial de l'oppression.*)

16 juillet 1944 : Drame à Vouvray.

Sur la route de Chatillon à Vouvray, une colonne allemande se déplace à pied. Elle investit bientôt le village. André Blanc qui venait de convoyer avec succès un groupe en retraite sur le plateau de Retord est capturé de justesse devant sa maison. Bientôt Aimé Sage, Compagny et Gudin sont arrêtés à leur tour. Après les habituelles scènes de pillage, les maisons Blanc, Sage et Brunet sont incendiées par la troupe : Adrien Brunet, caché dans une haie près de chez lui, échappe à la capture mais assiste impuissant à la destruction de la maison familiale.

Quand la troupe allemande se retire, elle emmène les quatre prisonniers enchaînés à l'un des chars portant son butin, jusqu'à Seyssel, où ils seront martyrisés puis fusillés le lendemain sous le mur du cimetière. Les autres jeunes gens du village, membres du groupe Rampon, manifestement identifiés et recherchés, étaient dans la montagne, de retour du Crêt de Chalam, et arrivèrent le soir même à Vouvray pour apprendre le drame. Cachés dans la grotte de la Combe de Vaud, ils échapperont le lendemain à une nouvelle opération allemande.

Rédaction faite par Serge Poncet d'Ochiaz, écrite en 1955 à l'école de Bellegarde dans la classe d'Hubert Peyzieu :

« C'est le jour. Il vient à peine d'éclorre ce jour dans mon petit village. C'est un clair matin de juillet. Ciel bleu sans nuage. Une bonne odeur de foin se dégage des granges, des rues de partout. Tout est baigné par cette sainte lumière du soleil et les gens affairés vaquent à leurs travaux, contents de voir la clémence du temps. Ils travaillent ce matin là, comme les autres jours ensoleillés, avec le même courage, la même ardeur. Il est environ dix heures, la chaleur est suffoquante, bientôt le ciel devient gris et de gros nuages de fumée se dégagent sur Chatillon. Ils regardent tous vers ce petit coin de ciel. « Ce ne sont pas des nuages, il y a un grave incendie à Chatillon. Tient on entend ... mais on dirait des coups de feu. » Vivement angoissés par ce spectacle étrange, les paysans se rassemblent le cœur serré. Alors l'un d'eux, un vieil agriculteur, revenu de la guerre de 14/18 avec maintes blessures, branlant la tête, laissa tomber un mot pathétique que tous craignaient mais qu'aucun n'osait dire. Ce mot qui effraye le français arrive meurtrier « les allemands ».

Cette fois les paysans ne pensent plus à leurs travaux, ils accourent en hâte au village. Déjà les femmes et les enfants savent la triste nouvelle. Tous sont désespérés. Ochiaz va être brûlé. C'était le 16 juillet 1944.

Ce jour me laisse un inoubliable souvenir. Je revois les jeunes gars du village, en bras de chemise, escalader les pentes rocailleuses de la montagne pour échapper au feu meurtrier. Je revois les paysans, éperdus, courir de tous côtés, ma grand-mère affolée rassemblant dans son sac ses économies et mon grand père enterrant dans le foin les bidons de soldats et le fusil de mon père. Lui il connaissait les allemands puisqu'il avait 14/18. C'était un soldat accompli.

Bientôt ils arrivèrent à Vouvray, cette fois le ciel était gris terne et les flammes embrasaient l'air. Cette vision d'horreur et d'épouvante est présente à mon esprit. Les allemands, les estafettes avec leurs motos vertes et le couteau dans la botte. Les soldats à pied martelant le sol de leurs semelles à clous. Et puis, derrière les jeunes garçons qu'ils avaient arrachés à leur foyer. Ils regardaient à la dérobée une dernière fois des gens qui étaient impuissants à les sauver. Ils allaient à la mort, les mains liées derrière le dos et étroitement surveillés par leurs tyrans. Sur des camions, des objets volés dans les villages étaient entassés pêle-mêle.

A Ochiaz, la perquisition commença, ils vinrent chez nous. Je me revois serrant les cotillons de ma grand-mère. Ils parlaient de leur langue gutturale : « Maquis, terroriste, schnelle, raus ! » et regardaient dans tous les coins de la maison, tandis que nous étions

sous la surveillance d'un nazi. Mon grand-père, tout vieux qu'il était, ne perdit pas son sang-froid. J'admire son courage de vieillard, face à face avec les allemands.

Bientôt ils quittèrent le village, ils n'avaient rien trouvé de suspect. Ochiaz était épargné. Mais dans leur passage meurtrier, ils avaient laissé des villages en feu, tué et torturé des jeunes arrachés à leur foyer, volé et emporté le bétail des paysans, les laissant dans la misère et la désolation. Lorsque je pense à cette maudite journée, un frisson d'horreur me parcourt le corps. Elle m'a montré par des images d'épouvante ce que c'est la guerre et m'a gravé dans la mémoire un souvenir un cauchemar inoubliable. »

Parmi les jeunes raflés se trouvaient trois vovraysans :

Compiani André, 22 ans. Fusillé à Seyssel.

Sage Aimé, 33 ans. Fusillé à Seyssel.

Blanc André, 25 ans. Fusillé à Seyssel.

Et un jeune d'Ochiaz :

Gudin Maurice, 19 ans. Fusillé à Seyssel.

Ils ont été arrêtés sur dénonciation puis emmenés à pied avec le convoi jusqu'à Seyssel où ils ont été fusillés à la mitrailleuse les 17 et 30 juillet.



ANDRÉ BLANC
fusillé à Seyssel



MAURICE GUDIN
fusillé à Seyssel